

Acte 2, scène 1

Entrent le Duc, trois Courtisans et le bourreau.

DUC
Bourreau !

BOURREAU
Monseigneur.

DUC
Comment le vieux Dioclès a-t-il pris sa mort ?

BOURREAU
Comme une jeune mariée pleurant dans l'attente du plaisir nocturne, Monseigneur,
En tremblant, mais sans impatience.

DUC
Ma foi, voilà qui est bien.

PREMIER COURTISAN
Oui, Monseigneur, je savais que mon père serait à la hauteur
Au moment de mourir. J'avais de lui cette opinion
Qui me donnait encore plus envie de me séparer de lui.
Il n'était plus bon à vivre en ce monde, en réalité,
Depuis ces dix dernières années, Monseigneur,
Mais je ne voulais pas le dire.

DUC
Non ? Ce faisant, tu n'as pas bien agi,
Car celui qui est usé est bon pour la mort à n'importe quelle heure,
Et grignote en vain un peu plus de temps.

PREMIER COURTISAN
Ma foi, Monseigneur,
Si seulement j'avais connu votre pensée il y a neuf ans de cela.

DUC
Notre loi dit quatre-vingts ans parce que nous jugeons
Que la sénilité est alors complète, tout comme la stérilité
Chez les femmes de soixante ans. Mais si un fils
Peut apporter avant cela des preuves solides
De la faiblesse de son père et de son incapacité

La loi des anciens

À vivre ou à diriger les vivants, lui manquerait-il cinq
Ou dix ans, ce ne serait pas bien grave ;
Son imperfection lui donne quatre-vingts ans et il doit
Mourir comme il le mérite, car toute loi
Doit s'appliquer quand les conditions sont réunies.

SECOND COURTISAN

Quel prince admirable ! Comme il s'exprime bien !
Oh, si nous avions su cela, mes amis ! Comme nous avons souffert
Dans des chambres à deux sous, avec nos bottes deux fois ressemelées !

PREMIER COURTISAN

Maintenant, nous en avons deux paires par semaine, sans remercier personne ;
Le monde sera bien agréable, Messieurs, pour ceux qui viendront après nous.

SECOND COURTISAN

Encore faudrait-il qu'ils le sachent.

PREMIER COURTISAN

Silence ! Faisons en sorte qu'ils ne soient jamais au courant.

TROISIÈME COURTISAN

La peste, quelque jeune héritier flairera bientôt l'aubaine.

SECOND COURTISAN

Leur instinct leur fera découvrir, mon ami. Puisse votre Grâce
Ne jamais être vieux, vous défendez si bien les jeunes.

DUC

Eh bien, notre cour, il me semble, a l'air d'une source ;
Douce, fraîche, et à la mode, maintenant que les vieilles herbes n'y sont plus.

PREMIER COURTISAN

C'est ainsi que doit être une cour :
De l'éclat et de beaux habits, Monseigneur, peu importe le mérite ;
Et votre loi, Monseigneur, s'avère des plus prévoyantes,
Envers les hommes dont la langue ne sert plus,
Et dont les joues ont perdu leurs couleurs.

DUC

Les femmes devraient vivre longtemps en vertu de cette loi,
Car elles ne sont jamais dans ce cas.

PREMIER COURTISAN

Et pourtant, elles s'inquièteront, quand elles verront leurs fards
 S'enfoncer d'un pouce dans leurs rides, et utiliseront
 Une boîte de plus que leurs commères. Mais pour les hommes, Monseigneur,
 Qui devraient à eux seuls faire la gloire d'un palais,
 Marcher ainsi l'œil creux, arborant une longue barbe blanche,
 Comme si un prince vivait dans un pays peuplé de chèvres ;
 Vêtus d'habits qu'ils semblent porter dans le seul but
 De condamner la mode et de l'envoyer en exil ;
 Les poches dans la manche, comme s'ils tendaient
 L'oreille à l'avarice et entendaient le diable murmurer !
 Alors que les nôtres sont placées bien bas, ici, serrées sur le côté,
 Des poches toutes prêtes à la dépense, comme doivent être les poches d'un fils
 Qui vit selon la mode, tandis que nos pères malades,
 Poussés par la sciatique et les douleurs,
 Ont mis au goût du jour les culottes moulantes, qui faisaient rire les dames,
 Sans respect pour l'endroit, et ne sont plus bons à rien.
 Ils aiment les habits qu'il faut trois heures pour boutonner
 Et sont si près du corps qu'il font gémir ceux qui les portent
 Et râler leur esprit une demi-journée. Pourtant ce sont ces hommes-là
 Qui ont le pouvoir et la dignité ; équipés comme il faut,
 Pourquoi devrions-nous redouter notre promotion ?

DUC

Vous faites du tort
 À notre bonté et à vos propres mérites si vous hésitez.
 Notre loi ne vous a-t-elle pas enrichis avant l'heure ?
 Notre soutien dès lors peut vous rendre honorables.

PREMIER COURTISAN

Nous n'épargnerons rien, Sire, pour paraître plus dignes.

DUC

Alors, vous suivez donc une noble voie, car la plupart
 Ne se soucient que des apparences ; la dignité, elle, est perdue
 Et l'apparat a pris sa place.

Entrent CRÉON, ANTIGONE, *et* SIMONIDE.

PREMIER COURTISAN

Regardez, regardez qui vient là !
 Cela sent la mort et le nouveau courtisan.
 Simonide !

La loi des anciens

SECOND COURTISAN

Sim!

SIMONIDE

Peuh ! Je ne suis pas encore prêt pour vous ;
 Votre compagnie est bien trop coûteuse ; une fois que le vieux
 Sera parti, j'aurai le temps de vous parler.
 Je me mettrai à la mode, vous verrez,
 Après un jour ou deux. En attendant,
 Je ne puis vous tenir compagnie.

DUC

Vieux Créon, vous vous êtes fait longtemps attendre ;
 Vous avez, c'est certain, plus de quatre-vingts ans.

SIMONIDE

Sur ma vie,
 D'à peine vingt-quatre heures, Monseigneur ; j'ai cherché
 Hier dans le registre paroissial. Votre Grâce pense-t-elle
 Que je laisserais mon père tromper la loi, Monseigneur ?
 Ma vie vaudrait bien peu de choses, alors ! Non, votre décret
 Ne sera pas bafoué d'une seule minute à cause de lui
 Tant que je serai en vie, Monsieur ; et il est lui-même si juste par ailleurs,
 Que je sais qu'il ne le ferait pas. Le voici.

CRÉON

Il est juste que je meure, en effet, Monseigneur ; car j'admets
 Que je suis un fardeau pour ma vie, et l'état
 Ne peut plus rien espérer de valeureux venant de moi,
 Ni en tant que soldat, ni en tant que conseiller. Je me suis dernièrement
 Employé loin du monde, et celui qui commence
 À servir pieusement son créateur
 Ne peut plus servir de son mieux un prince séculier ;
 Il s'engage clairement sur un autre chemin.

ANTIGONE

Oh, ne vous fiez pas
 À tout ce qu'il dit pour sa propre disgrâce, Monseigneur !
 Seuls ses préparatifs pour l'autre monde
 Lui font imaginer qu'il nuit à celui-ci ;
 Il n'a pas perdu le jugement –

SIMONIDE [*En aparté.*]

Elle gâche tout à nouveau ;

ANTIGONE

Et mérite pleinement de servir l'état.

SIMONIDE

Mère !

ANTIGONE

Les lois domestiques qu'il prescrit sous son toit
Pourraient régir l'union des sept royaumes chrétiens¹,
Elles sont si sages et vertueuses.

SIMONIDE

Mère, je vous en prie !

ANTIGONE

Je sais que vos lois ne s'appliquent pas au mérite, Monsieur,
Mais aux années inutiles, et, Monseigneur,
Les siennes ne le sont pas. Même si elles sont teintées de blanc, elles sont nobles,
Pieuses, capables et judicieuses.

SIMONIDE

Je vous trouverai un courtisan de dix-neuf ans, Mère.

ANTIGONE

Monstre, hors de ma vue !

SIMONIDE

Ainsi, je ne suis pas fou, c'est certain,
Car pour ne pas être un monstre par les temps qui courent
Il faudrait vraiment être fou.

ANTIGONE

Pitié, Votre Grâce,
Ce n'est que justice et nécessité.

CRÉON

La loi, Monseigneur,
Voilà la vraie justice.

¹ Angleterre, Écosse, Irlande, France, Espagne, Portugal et Pays de Galles. En 1596 est publié le livre de Richard Johnson, *The Most Famous History of the Seven Champions of Christendom*, qui évoque la vie héroïque des saints patrons des sept royaumes chrétiens : Saint Georges, Saint André, Saint Patrick, Saint Denis, Saint Jacques, Saint Antoine, et Saint David.

La loi des anciens

SIMONIDE [*En aparté.*]

Bien dit, Père, par ma foi ;

Tu as toujours été plus juste que ma mère.

DUC

Venez ici, Monsieur.

SIMONIDE

Monseigneur.

DUC

Quelles sont ces règles ?

ANTIGONE

Elles sont dignes d'être observées, Monsieur,

Si vous souffrez qu'on vous les lise.

SIMONIDE

Cette femme ne sait pas ce qu'elle dit, Monseigneur.

Lui, concevoir des lois ? Pauvre homme ! Il a bien acheté une table²,

Où tout ce qu'il a appris est qu'il allait mourir. Il y a aussi

Quelques préceptes à l'attention de son fils,

Comment apprendre à vivre, mais je ne les ai jamais regardés ;

Car quand il sera mort, je saurai bien vivre

Et ma table sera bien meilleure que la sienne, je vous l'assure.

DUC

Et est-ce tout, Monsieur ?

SIMONIDE

C'est tout, croyez-moi, Monseigneur,

À l'exception de quelques avertissements

Inscrits sur des plats à fromage³, comme

“Méfiez-vous de la fornication, gardez-vous en,

Comme d'un fromage trop fort en présure”,

Et d'autres caillettes⁴ spirituelles et édifiantes

² Autre exemple du double sens introduit par le titre de la pièce. La table en question est une feuille de papier où l'on inscrivait les règles de vie, mais aussi un écho aux tables de la loi de Moïse.

³ Bullen a identifié de nombreuses références à la coutume d'inscrire des petits poèmes sur des plateaux à fromage, remplacés de nos jours par les nappes en papier (voir éd. Catherine M. Shaw, p. 128).

Bonnes à attraper des souris, mais pas des fils et des héritiers ;
Ils ne se laissent pas avoir si facilement.

DUC
Agent de la mort.

BOURREAU
Quelle est votre volonté, Monseigneur ?

DUC
Emmenez loin d'ici ce monceau d'années
Avant qu'il ne s'étouffe d'un excès de vie inutile
Et, avec les autres, du haut de la grande falaise,
Jetez-le à la mer.

CRÉON
Ô noble justice !

ANTIGONE
Ô infâme tyrannie !

SIMONIDE
Paix ! Faites bien attention, Mère,
Il ne vous reste pas longtemps avant d'être déçue vous-même,
Et vous seriez bien avisée de laisser un jeune courtisan vous y aider,
En attendant.

ANTIGONE
Hors de ma vue, esclave !

SIMONIDE
Bon, cinquante-sept ans⁵,
Il ne te reste plus que trois ans pour me réprimander, puis tu devras payer.

PREMIER COURTISAN
Simonide.

SIMONIDE
Bah ! Je n'ai pas encore les moyens de parler avec vous ;

⁴ La caillette est le quatrième compartiment de l'estomac des ruminants, qui sécrète la présure. La métaphore fromagère filée ici par Simonide est en fait une interprétation très personnelle du commandement « Tu ne commettras point d'adultère ».

⁵ Voir ci-dessus, Acte I, notes 28 et 29.

La loi des anciens

Donnez-moi un peu de temps, je me fais faire un habit.

Des flûtes⁶.

SECOND COURTISAN

Nous t'aimons tel que tu es ; les beaux habits viendront plus tard.

SIMONIDE

Sinon, je les ferai venir, en les ensorcelant
Comme font d'autres galants qui héritent de moins.

[Les flûtes jouent].

DUC

Écoutez, d'où vient cette musique ? Qu'est cela ?

Des flûtes. Entrent CLÉANTHE et HIPPOLITA, avec un corbillard.

PREMIER COURTISAN

Un cortège funéraire,
Semble-t-il, Monseigneur, et le jeune Cléanthe l'accompagne.

DUC

Cléanthe !

SECOND COURTISAN

C'est lui, Monseigneur, et à la place
Du plus proche parent, mais étrangement habillé.

DUC

En accord avec son attitude, regardez ;
Il n'arrête pas de sourire, ne voyez-vous pas ?
Je n'ai jamais vu de cadavre en aussi joyeuse compagnie.
Des couleurs claires, et des mines enjouées ! Qui cela peut-il être ?
Voilà qui mérite d'être tiré au clair.

SIMONIDE

Quelqu'un qui semble partager
Notre présente félicité.

⁶ On peut supposer que la scène du théâtre du Red Bull, comme celle du New Globe que l'on peut voir aujourd'hui à Londres, était surmontée d'une galerie utilisée par des musiciens mais aussi par les acteurs, créant ainsi de passionnants effets d'imbrication et d'interrelation, à l'image de la scène du jeu d'échecs dans la pièce de Middleton *Women Beware Women*.

DUC
Cléanthe !

CLÉANTHE
Oh, Monseigneur !

DUC
Il vient de rire ouvertement !
A-t-on déjà vu une telle contradiction
Dans le cours naturel des choses, étalée au grand jour ?

PREMIER COURTISAN
J'ai connu une veuve qui riait en cachette, Monseigneur,
Sous son mouchoir, quand de l'autre moitié
De sa vieille figure, les larmes tombaient comme pluie au soleil ;
Mais un visage entier ouvertement hilare
N'a encore jamais été observé.

SIMONIDE
Si, le mien, par exemple.

CLÉANTHE
C'est, en ces temps si durs, le jour le plus joyeux
Qu'un fils est jamais connu.

DUC
Comment cela peut-il être ?

CLÉANTHE
Je me fais un plaisir de vous l'expliquer : mon père est mort.

DUC
Mort !

SECOND COURTISAN
Le vieux Léonide ?

CLÉANTHE
Mort quand il ne lui restait plus qu'un mois à vivre ;
Il a trompé la loi cruelle de la plus douce des façons
Qu'il fût donné à un vieil homme.
Cela me peine qu'on verse une larme sur sa mort,
C'est une nouvelle si douce, mais son souvenir

La loi des anciens

Arrangera les choses, je vois. Quand son pauvre cœur s'est brisé,
 Je n'ai pas pu m'empêcher de sauter de joie,
 Si haut que j'ai bien cru atteindre les étoiles.
 Je ne voulais pas entendre parler de noir, je me sentais si léger,
 Et j'ai plutôt choisi une couleur brillante, plus proche de mon humeur ;
 Car les habits noirs dénotent souvent un deuil imaginaire
 Qui jette sur eux le discrédit. Le noir a perdu
 Toute réputation à cause de faux enfants et de fausses épouses.
 Je voudrais que les hommes voient à quoi je ressemble,
 En toute vérité ; la joie habillée de joyeuse façon,
 Ce qui est plus honnête qu'un prétendu chagrin,
 Juste habillé de noir pour faire bonne impression,
 Mais qui dissimule un cœur allègre. Quand j'ai vu la mort arriver
 Toute prête à vous tromper, Monsieur, pardonnez-moi,
 Je n'ai pas pu m'empêcher de me sentir pleinement heureux.
 Et pourtant, je vous montre là, soudainement,
 En nommant simplement la mort, que comme tout mortel,
 Je ne reste jamais constant envers une seule passion ;
 Je me demande d'où vient cette larme quand je souriais
 En la versant. La peine est un voleur
 Qui peut, devant la joie, ravir du chagrin.
 Mais pardonnez-moi, Monseigneur, quand j'aurai accompli
 Mes derniers et humbles devoirs envers les restes de mon père,
 Je serai de nouveau votre serviteur.

DUC

Et bien, faites.
 La loi est satisfaite, ils peuvent bien mourir.
 Et, par sa mort, Cléanthe, tu gagnes honnêtement
 Un héritage riche et légitime.

Trompettes.

SIMONIDE

J'aimerais avoir un autre père, si seulement il faisait la même chose.

CLÉANTHE [*En aparté.*]

Tout s'est passé pour le mieux ! Quelle bénédiction
 De tomber sur le Duc ! Maintenant la chose est sûre,
 Sûre au-delà des doutes. Allons, allons, vous dis-je,
 Celui qui m'a fait homme, j'en fais don à la terre.

SIMONIDE

Je suis transporté dans la contemplation

À la vue de ce corbillard !
 J'imagine comme il serait bon
 De pouvoir dans sa vie accompagner ainsi six ou sept oncles,
 Autant de cousins germains, et d'autres encore
 Qui laisseraient un héritage. La peste ! Je les ferais pendre si, en suivant l'un deux,
 ils découvraient ce que je veux. Maintenant, j'en ai assez pour commencer à me
 sentir horriblement avide.

Entrent le majordome, le tailleur, l'intendant, le cuisinier, le cocher et le valet.

MAJORDOME

Nous venons pour connaître votre bon plaisir, Monsieur ;
 Nous avons longtemps servi votre père, et aimerions savoir
 Comment vous souhaitez nous employer.

SIMONIDE

Ma foi, pas du tout :
 Mon père portait des vêtements ordinaires, c'était son droit ; tous mes habits
 arriveront demain à la maison. Il y en a assez pour vous dévorer tous, même si
 vous étiez plus nombreux, Messieurs, et vous entretenir tous les six en livrée et
 avec le couvert !

TAILLEUR

Mais, Monsieur, je suis tailleur, vous avez grand besoin de moi.

SIMONIDE

Tu faisais les habits de mon père, je te l'accorde, mais quel fils héritier voudrait du
 tailleur de son père à moins de vouloir qu'on se moque de lui. Tu as tellement
 l'habitude des vêtements amples sur le côté, que quand je voudrais le lacer, le bas
 de ma chemise me tombera sur les fesses. Une belle perspective !

MAJORDOME

Et moi, le majordome ?

SIMONIDE

Tu es le moins utile de tous, mon ami, je ne boirai jamais chez moi, il y a tant à
 boire chez les autres.

MAJORDOME

Mais une coupe de petite bière vous ferait du bien le lendemain, Monsieur.

SIMONIDE

Tu dis vrai, mais pourquoi aurais-je besoin d'un grand gaillard comme toi pour une
 toute petite bière ?

La loi des anciens

CUISINIER

Majordome, vous avez votre réponse. Voyons, Monsieur, je sais que Votre Seigneurie ne peut pas se passer d'un cuisinier.

SIMONIDE

Alors tu es vraiment un âne, car que ferais-je d'un cuisinier, sans rien à boire à la maison ? Le renvoi du majordome aurait dû te servir de leçon, à moins que tu ne veuilles m'étouffer !

CUISINIER

En attendant, on dirait bien que c'est vous qui m'avez étouffé.

INTENDANT

Ce sont là des vanités superflues, en vérité, et considérées comme telles de nos jours, Monsieur ; mais enfin, votre intendant devra bien collecter vos rentes ?

SIMONIDE

Tais-toi, je t'en prie mon ami, je vais m'appliquer à les dépenser plus vite que tu ne pourrais les compter. Ce ne sont pas les rentes dont je me servirai, sauf si je veux qu'on rie de moi ; si un homme sans style se montre en société, il ne pourra jamais être un vrai galant. Mais vous, les amis, pour qui travaillez-vous ?

COCHER

Pour Votre Seigneurie.

SIMONIDE

Vous n'avez rien dit tout ce temps, tels des hommes qui connaissent leurs points forts. Par les temps qui courent, ni l'un ni l'autre ne devez manquer de travail; vous pouvez gagner des paris pour moi, valet, en remportant des courses à pied⁷.

VALET

Et j'en suis fier, Monsieur.

SIMONIDE

Et une fois mes paris rentrés et remisés,
Alors, cocher, vous pourrez me conduire bien vite chez ma putain.

⁷ Allusion à une course à pied organisée à Londres entre deux valets en 1618. De nombreux paris furent engagés à cette occasion, et l'événement attira une foule considérable. C'est sur ce passage que s'appuie Baldwin Maxwell en 1939 pour justifier sa datation de la pièce, en contradiction avec une hypothèse jusqu'alors dominante, dérivée de 3.1.29 (« [...] and now 'tis '99 »).

COCHER

Je les fouetterai jusqu'à ce qu'ils en bavent !

SIMONIDE

Voilà qui est parlé !

Et j'en frapperai moi aussi une ou deux, ou je ne m'appelle pas Simonide !

CUISINIER

Eh bien, voilà une époque qui va changer les cuisiniers en brigands, et faire craindre le feu au diable ! Allons-y, faisons toutes sortes de folies, des pâtés de mouton avec de la viande de chien, des tourtes aux serpents au lieu des lamproies, des civets de chats au lieu des lapins !

MAJORDOME

Allons, accepterez-vous pour une fois de suivre les conseils d'un majordome ? Car nous devons prendre notre sort en main, apparemment. Et bien faisons comme eux, allons voir si on peut trouver des veuves de cinquante-neuf ans ; il leur manque un an avant de mourir, et nous serons donc sûrs d'être vite débarrassés d'elles, car un an avec une femme, ma foi, c'est tout ce qu'un homme normal peut supporter.

CUISINIER

Oh, ce majordome est un oracle⁸, un oracle ! Il dépasse tous les docteurs et leurs diplômes !

Ils sortent.

[Acte 2, scène 2]

Entrent EUGÉNIE et PARTHÉNIA.

EUGÉNIE

Parthénia.

PARTHÉNIA

Mère.

⁸ En anglais : « Oracle butler ! oracle butler ! » Allusion au Docteur William Butler (1535-1618), médecin très populaire à Londres au début du siècle, dont les prescriptions originales étaient connues de tous. Cette allusion permet, comme celle décrite dans la note précédente, de dater la pièce avec précision. En effet, le Dr. Butler meurt en janvier 1618, et même si le personnage jouit alors d'une grande popularité, l'effet humoristique de la référence à son nom ne peut qu'être éphémère.

La loi des anciens

EUGÉNIE [*En aparté.*]

Me voilà coincée

Pour six mois avec ce vieux fardeau! Si seulement la loi
Avait pu être raccourcie d'un an !

PARTHÉNIA

Vous m'avez appelée, Madame ?

EUGÉNIE

Oui, vous devez préparer du bouillon pour votre père,
Et lui faire chauffer ses trois verres de tisane. Allez-y donc !
Cette seule pensée ferait vomir une jeune femme.
Ses chaussons doivent être chauffés même en plein mois d'août,
Et il met sa robe de chambre en pleine canicule,
Quand tous les mastiffs assoiffés tirent la langue.
N'est-il pas normal qu'une beauté de dix-neuf ans en soit offensée ?
Hélas ! je devrais être en train de prendre un bon bain frais,
Avec sous chaque bras, un sac de fine farine de haricot⁹
Pour me poudrer de blanc quand j'en aurais envie ;
Et six ou sept des hommes les plus recommandables du duché
Devraient, dans la pièce voisine, faire préparer pour moi un banquet
Où le premier à recevoir un baiser serait envié de tous
Et devrait rester sur ses gardes les quinze jours suivants.
Voilà la vie, quand on a dix-neuf ans ! Ce ne serait que justice,
Car les vieillards, dont les hauts-faits ne demeurent que dans leurs souvenirs
Sans rien laisser au corps, ne pense jamais
Qu'une femme est trop jeune pour satisfaire ses désirs ;
Et nous, jeunes demoiselles, avec nos esprits simples,
Nous marions volontiers avec un pis-aller avant de trouver un vrai homme,
Et ne vérifions jamais qu'un vieillard est assez âgé
Pour en être vite débarrassées. Voilà notre quittance !
J'attends cette heure bénie depuis deux ans,
Et si la mort me fait l'affront de le laisser vivre un peu plus,
Alors, je suis perdue.

Entrent les courtisans.

PREMIER COURTISAN

Jeune demoiselle !

SECOND COURTISAN

Ô, doux et précieux bourgeon de la beauté !

⁹ La farine de haricot servait alors de talc.

Ma foi, on dirait qu'on la sent dans toute la maison.

PREMIER COURTISAN

L'églantier n'en est qu'une pâle imitation !
Il ne vous surpasse que par son piquant que vous ne l'êtes,
Mais pas pour très longtemps, si vous nous laissez faire, Madame.

EUGÉNIE

Que signifie cette soudaine visite, Messieurs ?
Menée de belle manière, dois-je avouer ! Qui est votre modiste ?

PREMIER COURTISAN

L'amour et ta beauté, chère veuve.

EUGÉNIE

Veuve, Monsieur ?

PREMIER COURTISAN

Sans doute, ou c'est tout comme. En vérité, nous sommes des prétendants,
Nous venons vous faire la cour, ma belle ; mieux vaut jouer franc-jeu.

EUGÉNIE

La cour ? Quoi, avant la mort de mon mari !

SECOND COURTISAN

Ne perdons pas de temps. Six mois sont vite passés, vous savez,
Tous mes créanciers me l'ont assez appris.

EUGÉNIE

Je vous crois volontiers, Monsieur, mais ce n'est pas le cas ici.

PREMIER COURTISAN

Ignorons-nous les stratagèmes de jeunes pouliches telles que vous ? Qu'en
épousant un vieil homme, vous pensez à un autre mari en pleine cérémonie ? Nous,
connaissant vos pensées, nous nous sommes permis de venir vous voir.

EUGÉNIE [*En aparté.*]

Tout ce qu'il dit est parfaitement exact ! C'est tout à fait ce que je pensais.

Entrent SIMONIDE [et] le cocher.

SIMONIDE

Pardonnez-moi, chère veuve, vous faut-il un autre galant ?

La loi des anciens

EUGÉNIE [*En aparté.*]

Veuve, à nouveau ! Quel réconfort d'être nommée ainsi.

PREMIER COURTISAN

Qui est-ce ? Simonide ?

SECOND COURTISAN

Ma foi, c'est bien notre Sim !

SIMONIDE

Cocher.

COCHER

Monsieur ?

SIMONIDE

Prends bien soin de mes nouvelles juments.

On dit, douce veuve, que celui qui sait aimer son cheval

Saura aimer une veuve. Quand ton mari doit-il mourir ?

N'est-ce pas en juillet prochain ?

EUGÉNIE

Oh, vous êtes trop pressé, Monsieur ;

Contrôlez-vous et attendez septembre !

SIMONIDE

Septembre ! Oh, je n'avais que deux longueurs d'avance.

PREMIER COURTISAN

Maître Simonide !

SIMONIDE

Je peux me joindre à vous, galants ; je me suis mis à la mode.

Entre LYSANDRE.

LYSANDRE

Ah ! D'où vient ce troupeau enragé ? Qui êtes-vous ?

SIMONIDE

Des bienfaiteurs de votre femme ; retournez à votre lecture, Monsieur.

Nous n'avons rien à vous dire ; vous pouvez aller mourir

Il y en a ici qui peuvent vous remplacer.

LYSANDRE

Quelle folie t'amène ici ?

SIMONIDE

Vieil homme, je vais te dire,
Je viens demander à récupérer ta femme ;
Je pense que ces galants seront de mon avis.
Mais tu es presque un homme mort,
Et donc, pourquoi te parlerait-on ?
Allons, veuve, prépare-toi à l'abordage.

LYSANDRE

Ô chiens impies !

SIMONIDE

Laissez parler le spectre, ne faites pas attention à lui.

LYSANDRE

Hontes de la nature !

SIMONIDE

Hélas, pauvre spectre¹⁰ ! Regardez ce qu'il est devenu.

LYSANDRE

Monstres contre-nature ! Vous qui avez convoité
La mort de vos pères, guettez-vous désormais la mienne ?
Un pauvre vieil homme qui, déjà, compte
Les heures qu'il lui reste ne peut-il pas être laissé tranquille
Par des bêtes sauvages qui n'ont pas
La moindre once de bien en elles,
Mais dispersent les valeurs d'autrui, mûries
Pour un usage béni ? La fouguese jeunesse est-elle si pressée
Qu'elle ne veut pas laisser un vieil homme mourir,
Préférant laisser une veuve, qu'elle déclare ainsi
Sous le regard de son mari ? Puissent vos destructions
S'abattre en masse sur vos âmes,
Et vos richesses disparaître rapidement pour rejoindre
Vos vertus, mortes dans vos berceaux !
Puissent vos garçons être comme vous prompts à la dépense,
Et vos filles promptes au vice, et rongées par la maladie,
À un âge où l'on ne s'attend pas à de tels malheurs !
Et puissiez-vous ne jamais connaître le repos

¹⁰ Écho ironique au « Alas, poor ghost! » de *Hamlet* (1.5.4).

La loi des anciens

Qu'au moment de vous repentir ! Je suis trop sévère,
Trop violent ! Je dois me purifier par la prière.
Voilà ce que procure la folie d'un vieillard,
On est puni chez soi par ce qu'on aime le plus.

Il sort.

SIMONIDE

Bien, bien ! Le spectre s'est évaporé ; et maintenant, votre réponse, Madame.

EUGÉNIE

Excusez-moi, Messieurs, il serait tout aussi impudent
De ma part de vous donner maintenant une aimable réponse,
Que fou de me montrer grossière.
Je pourrais vous dire de venir dans un mois, cher Monsieur,
Ou dans deux, trois, ou bien quand vous voudrez,
Mais je ne dis rien de tel. Je ne choisis pas le moment,
Même s'il serait peu courtois de rejeter quiconque.
Je traiterai tout le monde de la même façon ;
Que les autres femmes se hâtent à leur guise ;
Que cela peut-il bien me faire ? Mais je déclare sincèrement
Que mon mari sera mort quand je me marierai.
N'attendez pas une autre réponse de ma part, Messieurs.

SIMONIDE

J'aimerais qu'il soit pendu, car j'attends autre chose de vous !

EUGÉNIE

Je n'ai qu'une parole.

SIMONIDE

Et moi, je n'ai qu'un mot à dire ;
Je le dépose sur vos lèvres et vous laisse.

PREMIER COURTISAN

Bien frappé, Sim !

SIMONIDE

Celui qui ose me corriger, je le frappe !

PREMIER COURTISAN

Celui qui s'y risquerait
Passerait pour un amateur !

EUGÉNIE

Messieurs, vous savez à quoi vous en tenir. Je ne vous interdis pas l'accès à ma maison ;
Et si vous choisissez des heures un peu plus convenables,
Vous serez peut-être bien reçus.

Entre PARTHÉNIA.

SIMONIDE

Que fera-t-elle ensuite, quand elle sera veuve,
Vu qu'elle ouvre déjà sa maison ?

Ils sortent.

EUGÉNIE

Alors, ma fille ?

PARTHÉNIA

Ces faquins emplumés qui viennent de s'envoler
Ont fait beaucoup de peine à mon père.

EUGÉNIE

Ne dis pas de mal de la jeunesse, ma fille,
Tant qu'il te reste un jour à vivre. Ton salut est dans la jeunesse,
Et quand la jeunesse s'en ira, la sagesse des femmes t'assistera.
Mais choisis toujours l'âge en premier pour être riche ;
C'est un conseil que j'ai toujours suivi, ensuite la jeunesse
Te distraira bien assez durant toute ta vie.
C'est là la politique du temps, ma fille. Qu'importent
Les désagréments que l'on doit supporter un an ou deux ?
Un homme dont toute la force lui sert à respirer,
Faible partout ailleurs, un compagnon de lit
Qui ne fait que tousser, ou souffler comme un asthmatique ;
Si par la suite ces chaînes disparaissent et la vie n'est que danse ?

PARTHÉNIA

Chacun ses goûts, mais pour moi
Un honnête homme vaut plus que tout, qu'il soit jeune ou grison.

Entre HIPPOLITA.

Voici ma cousine.

La loi des anciens

EUGÉNIE [*En aparté.*]

Ruse, je m'en remets à toi.

La dissimulation est le meilleur assistant de la vertu

Qu'une femme ait jamais eu ; elle leur vient bien souvent en aide.

HIPPOLITA

Qu'y a-t-il, ma cousine ?

Mais vous pleurez !

EUGÉNIE

Comment faire autrement quand l'heure

De mon cher et tendre mari est de plus en plus proche ?

Je répète mes larmes de deuil pour être prête lorsque

Je serai une veuve éplorée.

HIPPOLITA

À dire vrai, Eugenia, j'ai moi aussi des raisons de pleurer ;

Mais quand je vous rends visite, je viens le cœur léger

Et entends qu'on me reçoive de la même façon. Vous sanglotez encore ?

EUGÉNIE

Oh, votre affliction est déjà derrière vous ;

Pour moi le pire est encore à venir. Le mien doit mourir.

Le père de votre mari est mort et repose

Dans la paix éternelle, loin des coups du glaive tyrannique.

HIPPOLITA

Vous devez être patiente, ma cousine.

EUGÉNIE

Patiente, dites-vous ?

HIPPOLITA

Suivez mon exemple, et celui de tant d'autres.

EUGÉNIE

Le vôtre était votre beau-père, le mien est mon mari !

Oh, quelle bénédiction pour une femme d'aimer et de vivre

Avec un vieil homme ; le mien est un joyau, cousine,

Il s'allonge près de vous, tant il est immobile.

HIPPOLITA [*En aparté.*]

Hélas, J'ai un secret enfoui en moi

Que ma pitié doit faire sortir ; je ne peux plus le garder !

EUGÉNIE

C'est un homme qui ne me dérange jamais dans mon sommeil
 D'un mois entier, sauf quand il est pris
 D'un de ses maux qui touchent la vieillesse,
 Comme les douleurs, les toux, les courbatures, que pourtant, le ciel en est témoin,
 Il n'a rien fait pour attraper. C'est le plus calme des hommes,
 Tout spécialement au lit.

HIPPOLITA

Reprenez espoir.

EUGÉNIE

Comment le pourrais-je, Madame ?
 Nulle ne connaît la terreur de la perte de son mari,
 Sauf celle qui risque de le perdre.

HIPPOLITA [*En aparté.*]

J'aimerais ne pas le dévoiler, mais ce n'est pas possible ;
 Elle est de ma famille et elle me fait pitié.
 Je dois faire le bien, si j'en ai l'occasion,
 À ceux qui en ont besoin. Je suis quelqu'un
 Qui n'aime pas se rendre seule à un festin,
 Mais préfère partager avec ses amis. Je vous en prie, cousine, arrêtez de pleurer.
 Si votre amour est aussi grand, ce qui est rare
 Chez une jeune femme de nos jours, je vous le dis,
 Pour une personne si hors-service que votre mari,
 Il existe un moyen de contourner la loi, et de vous aider.
 Mon mari a été le premier à le découvrir.

EUGÉNIE

Ô, chère cousine !

HIPPOLITA

Vous pouvez le cacher et annoncer sa mort
 Avant la date fatale, et lui organiser des funérailles.
 Nous avons agi de la sorte avec le nôtre, le ciel en soit loué,
 Et il est bien en vie et en sécurité !

EUGÉNIE

Ô, cousine bénie,
 Je revis grâce à vous !

La loi des anciens

HIPPOLITA

Nous voyons chaque jour
Le brave vieillard et lui apportons à manger deux fois par jour.
Le chérir ainsi est la plus douce des joies
Que la vie m'ait jamais donnée.

EUGÉNIE

Je vous crois volontiers,
Quelle tendre occupation que de soigner ainsi un vieil homme.

HIPPOLITA

Et chaque jour, nous recevons ses prières et sa bénédiction,
Et nous en sommes plus transportés,
Son fils et moi, et plus heureux,
Que vous ne pouvez l'imaginer à moins d'y goûter par vous-même.

EUGÉNIE

Comme vous avez raison. Ô, ma tendre cousine,
De quel grand chagrin m'avez-vous libérée !
Soyez mille fois remerciée.

HIPPOLITA

Promettez-moi une chose, vous ne devez plus pleurer quand je serai partie.

Elle sort.

EUGÉNIE

Non, qu'on me pendre si je n'obéis pas ! Petite idiote !
Tu t'es mise toi-même pour toujours à ma merci ;
Prends garde de ne pas me fâcher. Moi dissimuler !
Moi feindre des funérailles ! Moi garder mon époux !
Hélas, je n'ai fait que penser ces deux dernières années
Que je l'avais déjà gardé bien trop longtemps.
Je m'en vais compter mes prétendants, voilà ce que je vais faire,
Et le terrasser un bonne fois. J'ai six mois pour le faire,
Mais un seul suffira, si j'en ai l'occasion.

Elle sort.